

A LA CONQUETE DE NOS ORIGINES EUROPEENNES

(Partout en Europe, la poésie est à notre porte)

Comme à son habitude, Alexandre avançait seul sur son petit bout de trottoir. Depuis des mois, son chemin n'avait pas varié. Toujours le même ! Malgré ses dix-neuf ans, il ne voulait courir aucun risque d'égarement !... Le monde était parfois si grand !

C'est pourquoi son chemin ne changeait jamais. Cela lui avait pris du temps mais, maintenant, il le connaissait par cœur. C'était devenu un itinéraire immuable, unique,... son itinéraire !

D'ailleurs, chez lui, tout n'était qu'habitude. Chaque matin, avant le départ, son regard se tournait vers le ciel à la recherche du moindre signe annonciateur de pluie. Alexandre aimait la pluie. Elle était devenue son unique compagne de route. Grâce à elle, son trajet n'était que solitude et silence. Personne ne prenait le temps de s'intéresser à lui et c'était bien mieux ainsi. La tête encapuchonnée, son esprit ne franchissait jamais les insurmontables frontières du petit univers qu'il s'était créé bien à l'abri du monde extérieur. Ainsi, il marchait comme une âme en peine de rencontres... Mais, pour lui, c'était tellement apaisant, tellement confortable.

Pourtant, ce jour-là, quelque chose avait changé. Sans pouvoir se l'expliquer, c'était devenu différent. La lumière semblait avoir accaparé l'herbe qui l'entourait, les arbres qui le dominaient, le bitume qui lui permettait de marcher droit devant lui... Tout paraissait beaucoup plus lumineux que ces derniers jours, des jours si sombres, si humides, si froids.

Le jeune Alexandre leva les yeux. La tête bien en arrière, il offrait son visage tout entier au néant qui s'ouvrait à lui dans toute son immensité. Ses lunettes à forts verres correcteurs reflétaient la teinte azurée du ciel. Son cœur se serra. Une angoisse sourde l'accapara. Avec un ciel aussi dégagé, le soleil ne tarderait pas à éclabousser son chemin de sa chaude lumière. Les gens sortiraient de chez eux, bavarderaient entre eux, jardineraient sans doute, s'intéresseraient à lui... peut-être !

Sa capuche, devenue bien inutile, flottait près de sa nuque, se gonflant par moment des mille et une senteurs ensoleillées de sa Bretagne natale. De sa démarche mal assurée, Alexandre entama son trajet et, déjà, la première habitation pointait sa superbe tourelle ardoisée au coin de la rue. Les jours de pluie, le jeune homme avait remarqué, derrière l'une des petites fenêtres de la belle demeure, une petite lampe à l'abat-jour orangé, seule note de couleur chatoyante dans le grisâtre de son univers.

Mais aujourd'hui, pas de lampe allumée, pas de grisaille excessive, juste un homme dans son jardin, un homme à la chemisette orangée, la même couleur que celle de l'abat-jour.

Par un léger regard sur le côté, Alexandre vit l'homme s'approcher du muret bordant la rue, symbolique et frêle rempart qui le séparait de ce parfait inconnu.

-« Bonjour ! C'est bien toi que je vois tous les jours passer devant mes fenêtres embuées. Tu es courageux. Tu braves la pluie comme personne. Tu aimes la pluie ? »

La voix de l'homme au drôle d'accent et à l'agréable raucité heurta avec surprise les tympanes du jeune piéton. Personne ne lui avait jamais parlé auparavant ! Sans trop savoir pourquoi, un petit sentiment de panique l'assaillit. Devait-il lui répondre ? Il jugea plus prudent d'hocher uniquement la tête.

-« Ah, je vois que j'ai affaire à un timide. N'aie pas peur... je voulais juste parler avec toi de cette pluie qui a tant bercé mon enfance aussi. Tu es originaire de la région ? »

Dès les premières paroles de l'homme, Alexandre s'était arrêté net sur son petit bout de trottoir, fixant le sol comme si les réponses à toutes les questions que lui posait l'inconnu s'y trouvaient gravées.

-« Tu sais, moi, je ne suis pas d'ici, enchaîna l'inconnu faisant fi de l'absence de réponse de son jeune interlocuteur. J'ai passé toute mon enfance en Angleterre. Je te rassure... à ton âge j'étais comme toi. Je ne parlais à personne non plus. Pour tout te dire, mon père était français. Mais ma mère était anglaise. C'est pour ça que je vivais de l'autre côté de la Manche. Alors, tu sais, la pluie, ça me connaît ! Tu as déjà voyagé ? »

Alexandre ne comprenait pas pourquoi cet homme continuait à lui parler alors que lui ne lui répondait pas. Il osa un regard dans sa direction. Il avait l'air gentil. Alors, luttant contre son angoisse, il lui fit non de la tête.

-« Ce n'est pas bien grave si tu n'as pas voyagé. Tout ce que je peux te dire, c'est que la pluie est la même ici qu'en Angleterre. Elle mouille les cheveux des mêmes garçons et des mêmes filles qu'ici. Elle arrose les mêmes jardins où les enfants jouent, où les jardiniers s'extasient devant les mêmes fleurs. Elle rend luisant les mêmes trottoirs où marchent les mêmes jeunes que toi. Non vraiment, il n'y a rien de différent par rapport à ici. »

L'inconnu mit à profit ce léger moment de flottement pour se plonger avidement dans ses souvenirs qu'il jugeait trop lointains déjà. Puis il lança :

-« *Mais je ne voudrai pas te mettre en retard. Ça m'a vraiment fait plaisir de te parler. Au revoir, jeune homme.* »

-« *Au ...voir...* » risqua Alexandre.

Mais l'homme avait déjà disparu. Plusieurs dizaines de mètres plus loin, Alexandre était encore sous le coup de la surprise. Il était parvenu à bafouiller quelques mots. Il avait réussi à parler à un... étranger. Il avait dit «au revoir» ! Jamais, il n'avait imaginé y arriver et pourtant, cela n'avait pas été si difficile que cela ! Le cœur plus léger, il poursuivit son chemin tout en regardant ses chaussures griffer allègrement le sombre bitume.

Sans le vouloir, il ferma les yeux pendant quelques instants. Il sentit comme une force invisible le soulever de terre, l'encercler, le faisant tourbillonner dans une spirale aussi transparente qu'argentée. Il crut un instant qu'il s'agissait d'une tornade d'eau scintillante, une ouate de pluie dans laquelle il se serait roulé avec allégresse dans l'instant s'il n'avait pas entendu :

-« *Bonjour mon garçon !* »

Alexandre fut arraché de son rêve. Il n'avait prêté aucune attention à la femme d'une cinquantaine d'années à demi cachée par une haie clairsemée. Une fois encore, il s'arrêta net.

-« *Il fait beau, hein ?* ajouta la quinquagénaire qui, n'obtenant aucune réponse, poursuivit son monologue. *Ah, ce soleil ! Ça me rappelle mes vacances en Espagne. Tu as déjà été en Espagne ?* »

« *Non, madame...* » aurait voulu répondre Alexandre. Mais, c'était trop dur pour lui, trop compliqué. Comment lui dire ? Comment y arriver ?

Préjugeant que la réponse était négative, la femme reprit :

-« *Remarque, le soleil est aussi beau ici que là-bas. C'est le même après tout. Il réchauffe les mêmes plantes ! Il bronze la peau des garçons et des filles d'Espagne, tout comme toi ! Il enjolive les mêmes couleurs qu'ici ! Le vert de la pelouse devient plus éclatant, le jaune des iris plus chaud, le rouge des azalées plus criant, le bleu des volets plus doux... Il égaye même ton visage ! Il te rend beau. Tu sens la chaleur de ses rayons sur ta peau ?* »

Pour toute réponse, Alexandre se mit à rougir. Du rouge de la gêne, du rouge d'une joie irrépressible, comme si le simple fait de parler à cette femme l'imprégnait de la rougeur du drapeau espagnol, de la rougeur d'un soleil couchant andalou, de la rougeur du sang du taureau dans une arène sinistre.

-« Allez, tu as peut-être autre chose à faire qu'à m'écouter ! Passe une bonne journée mon garçon et au revoir ! »

-« Au ...voir m'dame »

Même le son de sa propre voix l'avait saisi. Une fois encore, il avait osé parler, osé répondre à une inconnue,... osé tout simplement. Il s'était même permis le luxe de rajouter un «m'dame». Et elle lui avait souri. Pas un sourire de compassion. Non !, un sourire sans mensonge, sans fioriture, un sourire profondément vrai. Le même que celui de sa mère lorsqu'elle lui caresse doucement la joue.

Depuis bien longtemps, Alexandre n'avait pas connu une telle bouffée de fierté lui étreindre la poitrine. Grâce à la pluie anglaise et au soleil espagnol, des gens lui avaient parlé, s'étaient rapprochés de lui. Cela ne l'effrayait presque plus.

Une nouvelle fois, il ferma les yeux et replongea aussitôt dans la spirale argentée. Une joie intense lui picota le ventre et des elfes rouges et jaunes percutèrent la tornade d'eau scintillante provoquant ça et là un formidable feu d'artifice de couleurs et de fraîcheur. Etait-ce cela le bonheur ? Le plaisir de rencontrer des gens de tout horizon ? Dans sa torpeur, Alexandre tendit les bras pour saisir à pleines mains quelques paillettes de ces couleurs si enivrantes mais elles étaient insaisissables.

Pour réussir à les saisir, il ouvrit les yeux. Alors, peu à peu, les pétilllements nacrés s'évaporèrent, s'incrustant dans les fleurs, disparaissant dans le sillage éthéré d'un oiseau, s'évanouissant dans ses propres mains.

Alexandre connut alors une impatience non dissimulée qui le força à continuer sa route, espérant de tout cœur connaître une nouvelle rencontre.

Guettant le moindre mouvement dans les jardins qu'il croisait, il mit un certain temps avant de se rendre compte qu'il ne marchait plus tête baissée, renfermé sur lui-même comme une huître sur son rocher. Désormais, la tête haute, le visage offert, il cherchait le contact avec n'importe qui et espérait sincèrement que ce n'importe qui lui parle, s'adresse à lui comme le faisaient entre elles toutes les personnes autour de lui.

A une vingtaine de mètres, un homme en côte bleue, affairé à combler les joints d'un mur d'enceinte, lui tournait le dos. Brutalement, il cessa son ouvrage. Comme s'il avait ressenti sa présence, il se retourna vers Alexandre. Un sourire franc apparut aussitôt aux lèvres de l'artisan. En réponse, Alexandre lui adressa tout d'abord un timide pincement de lèvres mais quelque chose se produisit en lui et ses lèvres

s'écartèrent davantage pour laisser apparaître ses dents en un sourire radieux.

-« *Bonjour gamin !* »

-« *...jour ...sieur.* »

-« *Qu'est-ce que tu fais de beau par là avec un temps aussi ensoleillé ? Tu te promènes ?* »

-« *Hmmm* »

-« *Tu n'es pas très bavard, on dirait. Remarque moins on cause, mieux on travaille ! J'ai appris cela de mon père. Il a immigré d'Italie il y a pas mal de temps de cela pour faire ce que l'on a toujours su faire de nos mains dans notre pays : travailler la pierre ! As-tu déjà été en Italie, filston ?* »

-« *Hmmm, non.* »

-« *Rome ! Florence ! Sienne ! Toutes ces constructions millénaires qui tiennent encore debout, malgré la folie des hommes et celle des éléments, les déluges, les tremblements de terre... ! Je vais te dire une bonne chose gamin. Tu vois, ces pierres que je suis en train de jointoyer ? Hé bien, que l'on soit ici ou en Italie ou je ne sais dans quelle autre contrée d'Europe, les hommes ont toujours eu à cœur de faire le meilleur travail possible. C'est ça qui fait la force des hommes. Moi avec mes pierres, le jardinier avec son arbre, l'écrivain avec ses mots... C'est de cette façon que l'on créé une société, qu'importe les frontières. Tout le monde met ses compétences au services des autres. Mais peut-être que je t'ennuie avec mes états d'âme ?* »

-« *Hmm non* »

-« *De toute façon, je suis entrain de faire le contraire de ce que je dis. Moins on cause, mieux on travaille ! Allez gamin, je te laisse tranquille. Passe une bonne journée. Au revoir !* »

-« *... 'erci, ... au... voir ...sieur.* »

Alexandre poursuivit son chemin pendant plusieurs dizaine de mètres avant de se décider à fermer une nouvelle fois les yeux. Aussitôt, la spirale argentée le prit dans ses volutes fluorescents et éclatants de couleurs. Il sentit que quelqu'un le berçait. Un long tissu d'une pure blancheur et d'une douceur satinée l'effleura, provoquant en lui des frissons bienfaiteurs. Il flottait dans cette source de lumière et de douceur à tel point qu'il était prêt à s'y laisser emprisonner.

-« *Alexandre ? Alexandre ? Tu m'entends ?* »

Il ouvrit les yeux. Le visage rassurant d'Ariane, si doux et si frais, lui permit d'abandonner son rêve irisé sans regret.

-« *Tu avais l'air heureux ! A quoi pensais-tu ?* »

Alexandre ne put s'empêcher d'arborer un sourire empreint d'une joie intense. Il tendit la main, invitant Ariane à la lui saisir.

-« ...ai fait un beau voyage...! »

-« Je n'en doute pas, Alexandre. Il n'y a qu'à voir tes beaux yeux bleus pour en être convaincu. On dirait deux magnifiques îles perdues au large de la Grèce, mon pays natal ! Et si on rentrait maintenant ? »

Main dans la main, Alexandre et Ariane passèrent ensemble sous un porche au-dessus duquel était écrit « Soleil sans frontières - Institut pour jeunes handicapés. »

Avant d'entrer dans le repaire de toutes les différences, de toutes les origines, Alexandre se retourna une dernière fois. Son regard entra en collision avec le tracé azuré du ciel.

Il sut alors que le privilège de regarder chaque matin le néant, qu'il soit bleu ou nuageux, ne lui appartenait pas. Partout en Europe, des gens vivaient sous le même ciel. Il n'était donc pas le seul à le voir ! Que ce soit en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Grèce ou n'importe où en Europe, tout le monde voyait la même chose. Et si chacun était unique, tous pouvaient transmettre son savoir à l'autre.

Il comprit alors pourquoi les peuples d'Europe se rapprochaient avec autant d'évidence, d'enthousiasme et de bonheur. En dépit des intérêts économiques et politiques dont il entendait souvent parler à la télévision et dont il ne comprenait pas grand chose, sinon rien, l'Europe possédait suffisamment de beauté à se partager. Et cette beauté était vraisemblablement à l'origine de tout...